Julia Weber
Weil ich Ruth bin
Parce ce que je suis Ruth
Traduction française © Raphaëlle Lacord

Limmat Verlag

https://www.limmatverlag.ch/verlag/foreign-rights.html

Un grand roman sur le corps, l'amour et l'émancipation.

« Avec ce nouveau roman, Julia Weber nous offre l'une des héroïnes les plus fascinantes de la littérature contemporaine. » Daniel Graf, *Republik*

Personne ne lui résiste. Elle brille à travers les rues de la ville et aimante tous les regards. Elle s'appelle Ruth.

Comme sa mère et sa grand-mère avant elle, Ruth vient au monde avec une fourrure qu'elle perd à la fin de l'enfance. Ruth peut faire éclater des tempêtes et arrêter le cours des fleuves. Mais surtout, elle a le pouvoir de transformer les gens. Et tous viennent la voir pour devenir pieuvre, langouste, chien, oiseau, lézard, et oublier leur quotidien.

Puis arrive Linda, la grande et belle Linda.

Parce que je suis Ruth est un roman envoûtant, écrit dans une langue d'une immense sensualité.

Julia Weber (1983, Tanzanie) est une autrice zurichoise. Au printemps 2017, son premier roman *Immer ist alles schön* a paru chez Limmat Verlag (*Tout est toujours beau*, trad. Raphaëlle Lacord, Éditons de l'Aire, 2019). Récompensé par de nombreux prix, le roman a figuré parmi les finalistes du Schweizer Buchpreis. Pour son deuxième livre paru en 2022, *Die Vermengung*, l'autrice a reçu le Prix Schiller ZKB. Julia Weber fait partie du collectif féministe *RAUF* qu'elle a fondé avec six autres écrivaines.

Raphaëlle Lacord (1987, Luxembourg) est traductrice littéraire. Elle a récemment traduit le premier roman de Sarah Elena Müller, *L'enfant hors champ* (Zoé, 2025). Sa traduction de *Trois âmes sœurs* de Martina Clavadetscher (Zoé, 2023) a été récompensée par le Prix Caillé de la traduction 2024 et présélectionnée pour le Prix Médicis étranger 2023. À côté de la traduction, elle s'occupe du projet *Écrire Encore* et codirige la revue *viceversa*.

Limmat Verlag

Weil ich Ruth bin

Julia Weber

Limmat Verlag, 2026

Parce ce que je suis Ruth

Traduction française : Raphaëlle Lacord

Julia Weber
Weil ich Ruth bin
Parce ce que je suis Ruth
Traduction française © Raphaëlle Lacord

Limmat Verlag

[début du roman : pages 4-13]

The witch cooks
Love down in a pot
She feeds herself to herself
She grows stronger
Sonya Vatomsky

I

Je me souviens de ma peau intouchée et de la chaleur d'un corps, comme si c'était la mienne. Je me souviens de la lumière éblouissante, de la vieille sage-femme, de son souffle fétide et, mêlé au souffle, de l'air froid sur mon visage. Je me souviens de ses yeux, gris comme du béton humide, de sa bouche sans lèvres, de sa peau comme du papier de journal froissé. Elle enlace ma tête de ses doigts glacés et noueux, le cou, les épaules, les petits bras, et elle tire. Elle me tire hors du corps de ma mère.

Je me souviens d'une lune jaune dans la lucarne au-dessus de la vieille. En-dessous, ma mère est allongée sur un matelas. Et les branches sombres du tilleul entre la lune, la femme et la lucarne bougent dans le vent. Je me souviens de la lune, sa forme ronde mais pas encore pleine, et je me souviens de l'odeur de chair, de motte de terre, de sang et de gâteau marbré. Un souffle aigre, métallique, celui de ma mère, et l'odeur très ancienne de la femme.

Je respire.

Je me souviens du fromage transpirant sur la table à côté du matelas où est allongée ma mère. Le fromage est jaune sur les bords et clair au milieu.

Et je me souviens des cris pendant les dernières contractions. J'entends les cris à l'intérieur de ma mère, je les entends pousser en elle comme j'ai poussé en elle, j'entends les cris la quitter comme je le fais moi aussi. Ses cris s'échappent par la fenêtre et dans la nuit, ils disparaissent derrière le tilleul.

Je me souviens de la toux de la vieille femme qui ressemble à un bruit de cochons affamés. Ses avant-bras sont durs dans mon dos, et là où il y avait le liquide amniotique il y a maintenant du froid, comme si j'étais couchée dans la neige. La vieille me porte et nettoie mon pelage sombre, avec un linge blanc elle essuie les traces de sébum et de sang sur mon visage et mon ventre, sur mes bras, mes jambes. Et elle coupe le cordon ombilical, l'enroule autour de ces doigts raides. Et le nez de la femme effleure mon visage lorsqu'elle se penche tout près de moi et pose son oreille sur mon petit torse.

Le cœur bat, dit-elle.

Elle pose son doigt sur mon torse velu, je m'en souviens. Elle caresse mon pelage à rebrousse-poil.

Et ma mère tend les bras, elle tâtonne dans l'air, dans le vide, comme si nous étions plongées dans le noir. La femme me pose dans les bras qui cherchent, et au moment du toucher ça crépite, comme des branches de pin sèches qui crépitent dans le feu.

Je me souviens de ma mère, de l'épuisement de tout son être, son corps se relâche et je m'enfonce dans sa peau. Et soudain elle pleure en silence. Ma mère me regarde.

Je suis tellement fatiguée, petite Ruth, chuchote-elle, je n'ai jamais été aussi fatiguée de ma vie, tellement fatiguée que je ne suis plus très sûre d'exister, mais je veux rester éveillée près de toi, petite Ruth avec ta fourrure, car j'ai peur de ne plus jamais me réveiller si je m'endors maintenant, de ne plus jamais me réveiller tellement je suis fatiguée, de sombrer dans un sommeil si profond que je disparaîtrais peut-être pour toujours. Mais je veux rester là, près de toi, et te voir grandir, voir tes doigts s'allonger et tes yeux s'éclaircir, te voir apprendre à marcher et à parler. Je veux te protéger, petite Ruth.

Je m'en souviens, elle me pose plus près d'elle, son visage tout près du mien. Elle pose ses lèvres sur l'espace entre mon nez et ma bouche, embrasse le duvet noir qui a poussé à cet endroit. Elle embrasse aussi le duvet noir qui recouvre mon ventre, mon dos, mes bras, toute la surface de mon petit corps.

Limmat Verlag

Ma mère est encore faible et je suis toute petite, elle me porte à la lumière du jour, elle me porte tout près de son corps, et la chaleur se couche dans mon pelage. Elle avance pleine de fierté, elle relève ses cheveux, porte une veste en peau de mouton et des bottines en cuir aux semelles épaisses. Elle marche pendant des heures en chantant. Elle chante haut et fort par-dessus ma tête, mon corps noué au sien, elle baisse les yeux et m'embrasse. À peine fait-il assez chaud qu'elle me couche dans l'herbe avant de me reprendre à elle, parce que le sol est encore froid. Elle retire les feuilles de ma fourrure, scarabées, graines. Lorsque nous croisons des gens qu'elle connaît, ils essaient de me regarder, mais comme je suis nouée à ma mère, ils ne me voient pas très bien. Quelqu'un dit, comme elle est mignonne, c'est magnifique. Quelqu'un dit, tourne-la un peu dans l'autre sens, et lorsqu'elle me retourne, loin d'elle, les gens me jettent des regards effrayés. Oh, disent-ils. Elle en a des cheveux ! Mais où est donc l'enfant ? C'est une combinaison, ce qu'elle porte ? Ce sont des vrais ? Et comment elle s'appelle ?

Ruth, dit ma mère, c'est Ruth.

Puis elle rentre car il fait froid, le vent est glacé, et partout il reste des taches de neige, de la neige brune au bord des routes. Elle monte les escaliers jusqu'à notre appartement sous les toits, me dépose sur le tapis moelleux, au-dessus de nous la fenêtre, et dehors les corneilles volent à la tombée de la nuit, des taches noires dans le ciel cobalt. Elle se penche au-dessus de moi, ses cheveux orange tombent sur mon visage, et son visage à elle, grand et rond, flotte au-dessus du mien, elle lave et démêle mon pelage. Elle retire les petites bêtes et les brindilles, scarabées, grains de poussière, puis enduit mon pelage. Elle me regarde longtemps et souvent. Qui es-tu, petite Ruth ? Que pourrais-tu bien être avec ces yeux foncés dans lesquels je pourrais tomber, m'oublier. Elle pose son oreille contre mon cœur. Il bat, dit-elle. Ne me regarde pas comme ça, Ruth, chuchote-t-elle, tu me regardes comme si tu savais déjà beaucoup plus de choses que je ne pourrais jamais savoir. Ton pelage, Ruth, il est si sombre et si chaud.

Elle me met à son sein et je tète le lait tiède et doux.

Limmat Verlag

Les gens qui viennent nous rendre visite demandent : qu'est-ce que c'est ?

Et ma mère dit, c'est Ruth. Elle est petite et dort beaucoup, elle n'appartient qu'à elle-même. Elle habite dans mes bras.

Et en effet ma mère fait presque tout avec une main. Elle hache les oignons avec une main et presse les citrons le matin, d'une main elle enfonce le clou dans le mur, elle m'allaite en préparant une soupe à la tomate, et lorsqu'elle passe l'aspirateur je dors dans ses bras. Elle fait la vaisselle et me pose sur la table pendant qu'elle range la grande soupière dans le placard, puis elle me reprend et je sens son souffle chaud sur mon visage. Elle écrit des lettres et discute avec des gens, et je dors avec le visage enfoui dans son cou et le pelage sur mon corps, brun foncé, presque noir. La nuit, nous dormons dans son grand lit, tellement serrées l'une contre l'autre que nous formons à nouveau qu'un seul corps. Parfois le soir elle s'assied à côté de moi sur le matelas, la lumière de l'écran illumine son visage, et quand je tourne la tête et cligne des yeux dans la lumière, elle referme l'ordinateur. Je dois écrire quelques lettres, dit-elle alors en me soulevant et en me retournant pour que la lumière de l'écran ne m'éclaire plus.

Les gens qui viennent nous rendre visite me regardent de loin.

Et ma mère dit, parfois Ruth dort dix-huit heures par jour, couchée en boule sur le lit comme un chat.

Elle rit. Et les gens me regardent de loin, puis ils regardent ma mère en silence.

Mais quand ils viennent me voir de près, quelque chose change. Ils sont debout ou assis avec des ombres sur leur visage, ils s'approchent de moi avec précaution, parfois ils portent sur eux une odeur de plats préparés, d'arbre magique, de tabac et de station-service, ou de sucre en poudre, ils s'asseyent près de moi et passent leurs doigts dans mon pelage. Ma mère est assise à côté de moi, ou bien elle est debout dans un coin et observe ce qui se passe en posant doucement une main sur la commode. Les gens approchent leur visage tout près de mon corps et sentent mon odeur. Comme c'est étrange, disent-ils. Très étrange. Étonnant. Puis ils posent une main sur mon ventre, si je suis couchée sur le dos, ou sur mon dos, si je suis couchée sur le ventre. Ils caressent mon pelage. Dans le sens du poil et dans le sens contraire du poil. Qu'est-ce c'est ? chuchotent-ils, mon odeur est tellement enivrante, je sens le riz au lait et les prairies humides, celles qui s'étendaient derrière la maison de leur enfance, je sens les couloirs d'école et même la maîtresse, disent-ils avec étonnement, ils se souviennent, la maîtresse sentait le café, et l'adoucissant. Mon odeur leur rappelle celle du gâteau d'anniversaire qu'on préparait pour eux tous les ans, un marbré, celui recouvert d'un glaçage blanc au citron, et l'odeur de la fumée des bougies à rayures rouges et blanches ou bleues et blanches, et la clarté de leur mère et la chaleur du père, leur étreinte après les bougies soufflées et la lumière tamisée. Mon odeur leur rappelle cette tendresse, disent-ils, et les heures passées dans un coin, les chevilles contre le mur froid et le regard au plafond. Et les champs en été, les grands champs dorés. Les champs de seigle, et de

colza au printemps. Et cette absence de devoirs et d'obligations comme elle n'a plus jamais existé. Et puis ils ont un petit rire gêné, parce qu'ils parlent beaucoup et de manière insensée, ah mais qu'est-ce qui leur prend de parler ainsi, presque par jeu, ils ne se reconnaissent pas, ils parlent avec des mots bleus et deviennent tout rouges. Ruth sent aussi le beurre, dit quelqu'un. La réconciliation. La réconciliation avec ce que nous sommes devenus. Et parfois ils pleurent, ils pleurent tout ce qu'ils ont à l'intérieur.

Il ne reste presque plus rien, disent-ils.

Julia Weber
Weil ich Ruth bin
Parce ce que je suis Ruth
Traduction française © Raphaëlle Lacord

Limmat Verlag

[milieu du roman : pages 242-247]

V

Linda était assise à l'une des tables rouges. Le serveur a trotté vers elle, son plateau à la main. Toutes les tables étaient occupées, il faisait chaud. Les conversations des gens montaient à moi dans un brouhaha régulier. Quand le serveur a posé une tasse blanche devant elle en balayant de son front une mèche de cheveux noirs, Linda a relevé la tête pour le remercier, les yeux éblouis par le soleil, elle a mis sa main en visière et il n'aurait eu qu'à faire un pas vers la droite pour lui faire de l'ombre. Elle a dit quelque chose, lui aussi, puis il s'est écarté. Et elle a continué à regarder vers le haut, à regarder exactement dans ma direction. Est-ce qu'elle me regardait ? J'ai sursauté mais je n'ai pas bougé. Sa peau brillait au soleil, ses cheveux blancs aussi. Et les sourcils, à peine visibles, presque blancs eux aussi. La grande bouche. Ses yeux comme deux olives posées sur son visage. Linda a porté la tasse à ses lèvres.

J'ai enfilé ma robe couleur cèpe, remonté la fermeture éclair dans mon dos en me contorsionnant, ressenti un picotement à l'épaule, couru, légère comme une plume, dans la cage d'escalier obscure, dépassant la voisine qui se trouvait dans le hall d'entrée et qui a dit quelque chose que je n'ai pas compris, puis m'élançant dans la rue. Des pigeons se sont envolés, tous les gens assis à la terrasse du café les ont regardés, sauf Linda. Je me suis assise à côté d'elle, avec ma robe brune et mes cheveux noirs accordés au rouge des tables, mes ongles peints en ananas, mes cheveux parfumés. J'ai croisé les jambes, terriblement nerveuse. Le dimanche après-midi, la lumière du soleil, l'excitation des familles qui nous entouraient et jacassaient comme des oies. Un troupeau d'oies, ai-je pensé. J'ai regardé Linda de profil, le dos de ses mains constellées d'îlots blancs, ils poussaient comme un paysage sur sa peau et sur ses veines gonflées qui se ramifiaient dans tous les sens, et j'avais le sentiment de connaître ces mains, comme si ces mains avaient déjà touché ma peau.

Elle a tourné la tête vers moi, m'a regardée. Je pouvais voir les sourcils clairs de près, les yeux en forme d'olives. Et le visage anguleux.

Elle était grande et pâle dans sa combinaison bleu marine en toile épaisse. Sa peau de marbre, une peau lourde et blanche. Comme si elle était plus épaisse que celles des autres personnes, comme si elle avait enfilé une seconde peau par-dessus la première. Et de grosses chaussures noires, aux semelles épaisses.

Il fait très chaud au soleil, ai-je dit en levant les yeux et sans savoir quoi dire de plus, car je n'ai pas l'habitude de parler de la pluie et du beau temps.

Je n'aime pas parler du temps qu'il fait, a-t-elle dit.

Son visage tel un paysage de montagne rocailleux, des angles nets.

Tu brilles, ai-je dit.

Limmat Verlag

Et comme je ne savais pas quoi dire d'autre, j'ai posé ma main sur son bras.

J'avais envie d'être seule, a dit Linda en chassant une guêpe de mon visage. J'avais envie d'être seule, a-t-elle dit en passant son doigt sur mes lèvres.

Le ciel s'est assombrit.

J'aime être seule, a dit Linda.

Un instant plus tôt, le ciel était un drap bleu clair sans intérêt, puis le vent s'est levé, emportant avec lui quelques journaux et serviettes, teintant le ciel en gris asphalte. Des enfants ont poussé de petits cris stridents, l'orage a grondé juste au-dessus de nos têtes et des gouttes de la taille d'une myrtille sont tombées, dessinant des points sombres sur l'asphalte chaud. De la vapeur montait, tandis que les gens s'affolaient. Ils renversaient des chaises et recouvraient des poussettes avec des protections en plastique, ils juraient, tentant de couvrir cheveux, têtes et enfants avec leurs mains et des capuches. Le serveur se tenait dans l'entrée, il fumait, attendant tranquillement avec ses cheveux noir réglisse et ses yeux sombres étincelants. Il m'a regardée.

Nous étions les seules encore assises à l'une des tables rondes. Seulement Linda et moi, le serveur fumant dans notre dos.

C'est moi qui ai fait ça, ai-je dit.

La pluie ? Linda m'a regardée. C'est toi ?

Oui, ai-je répondu fièrement en ajoutant : j'habite là. J'ai désigné le dernier étage. On va chez moi ?

Non, a dit Linda, et le mot a jailli de sa bouche comme un bloc de pierre, il s'est écrasé entre nous et elle s'est levée, poussant toujours plus haut dans le ciel. Elle a baissé un instant ses yeux vers moi. La Ruth, qui assise là, petite et délicate et sensible. Puis elle s'est éloignée sous la pluie.

Peut-être une autre fois ? ai-je lancé en ayant honte du ton légèrement désespéré.

Je t'attends, ai-je ajouté, et un petit rire gras a éclaté de la bouche du serveur. J'ai suivi Linda du regard, puis je me suis tournée vers lui. Son rire s'est tu, et il m'a adressé un regard doux. L'orage continuait de gronder au-dessus de nous, les énormes gouttes percutaient les tasses vides, l'eau de pluie mélangée au café giclait hors de la porcelaine, puis un coup de tonnerre a retenti juste au-dessus de nos têtes, suivi d'un éclair qui s'est abattu quelque part dans la ville. Le bruit était tellement fort que nous avons mis nos mains sur nos oreilles et le serveur a fait de grands yeux. Je me suis levée dans ma robe teintée de pluie, et je suis partie.

À bientôt, a lancé le serveur.

À bientôt, ai-je dit.

Arrivée en haut, je me suis assise à la fenêtre, j'ai regardé le serveur essuyer l'eau des tables. Le soleil a réapparu, il se reflétait sur toutes les surfaces humides et m'éblouissait terriblement.

Limmat Verlag

Depuis, je suis assise là et j'attends. Cela fait sept jours que j'attends. Sept jours, le corps enduit d'huile et flottant dans le temps, assise à la fenêtre, la rue dans la lumière argentée et les arbres au début de l'automne, les corneilles dans leur couronne, leur croassement. Sept jours que le vent se suspend à mes rideaux blancs. Je vernis mes ongles de pied en violet, puis en lilas, en vert pomme, en blanc, puis en gris. J'attends et les murs restent blancs, le ciel derrière la fenêtre garde son étrange couleur bleu plastique, toujours la même, et mes pensées deviennent vertes puis grises, elles s'assèchent, se détachent de l'arbre à l'intérieur de moi et jonchent le sol, elles se décomposent, elles moisissent, sentent la limace et la pluie. Des pensées mortes.

J'attends. C'est l'automne puis l'hiver au fond de moi. Je regarde par la fenêtre et je pense à Linda. Et je pense à ce qu'elle pourrait me raconter. Et à l'effet que ça ferait de la toucher, de parcourir les taches claires sur sa peau, et quels dessins peut-il bien y avoir encore sur sa peau ? Et au son de sa voix et au goût qu'elle a, sa voix et Linda elle-même, et en quoi elle pourrait se transformer. Homard, serpent, crabe, poisson, méduse, peut-être un animal à fourrure.

La voisine frappe plusieurs fois à ma porte.

Elle voudrait m'embrasser, chuchote-t-elle.

Mais je ne peux pas. J'attends, dis-je.

Quoi ? demande-t-elle.

J'attends Linda, dis-je.

Qui est-ce ? Je ne peux pas respirer sans toi, dit-elle, et elle fait des bruits comme un poisson hors de l'eau. Je frétille, lance-t-elle, je vais me déshabiller.

Non, dis-je, je ne peux pas, je dois attendre.

Ruth, Ruth, ne me fais pas ça, dit la femme amaigrie, et elle frappe encore douze fois avant de s'éloigner d'un pas traînant.

Une personne de grande taille marche en bas dans la rue, mais ce n'est pas Linda. La démarche de Linda est très différente, elle fait de grands pas silencieux dans ses grosses chaussures. Et ses bras ne se balancent pas. Elle rase les murs, pas seulement par temps de pluie, mais aussi quand le soleil brille. Elle prend moins de place que cette personne qui marche en bas et qui me dérange, parce qu'elle n'est pas Linda. Je suis assise là, je suis tendue, le téléphone s'illumine et je pense, ça pourrait être Linda, mais je ne lui ai pas donnée mon numéro.